

Paul Pouvreau, Le magazine des jours

Café Images - samedi 4 mai 2019 à la Médiathèque Edmond Rostand

Le magazine des jours, Les choses à part, Variations saisonnières, Produits dérivés..., les expositions de Paul Pouvreau invitent à feuilleter le quotidien, à ouvrir grand le regard au gré d'une déambulation lente, de pauses sur image, la fiction et l'imagination aux aguets pour débusquer l'inventivité du peu. Un titre d'exposition, une photographie, *Passé simple* (2014), vanité ouverte à la multiplicité des interprétations, et le visiteur, perplexe et étonné, entre dans l'espace-temps d'un théâtre de la réalité, dans la représentation d'un invisible qui fait événement. Comme l'artiste, il déambule, s'arrête devant l'image d'une situation insolite, absorbé par l'attrait singulier d'une rencontre futile, par l'étrange beauté d'un objet familier. L'exposition est une énigme où chaque œuvre invite à tisser des correspondances constamment rejouées.

Il y a les portraits de l'artiste. Ou, plutôt, les autoportraits sans la figure, une histoire discrète de la tradition reconsidérée, de la peinture ancienne au cinéma burlesque, sans exposer le moi ; une manière, à la douce ironie, de bousculer les codes du genre. Fardé d'un sac plastique (*Activités* 2002) ou penché sur ce qu'il contient dans l'univers bleuté d'une chambre sans confort (*L'opération* 2000), dissimulé par l'architecture instable d'une chaise et d'une table (*Le pantin* 2003) ou par un bouquet électrique de tulipes sur le bord d'un toit (*L'enseigne* 1999), l'artiste ne donne de son portrait que la situation, l'action d'être là dans un contexte d'objets qui fait sens et le met en doute, une rencontre sans hiérarchie du fortuit et de l'arrangé où le corps, fait signe, se différencie peu de l'objet. L'identité y est un éphémère inscrit dans l'équilibre instable d'une composition fragile.

La photographie de l'artiste assis dans un espace aseptisé et présentant ses papiers, la tête et les mains soustraites par des bandages (*L'homme invisible* 1999), approfondit ces jeux multiples du portrait. Elle associe, quelques vingt années après sa réalisation, la mémoire du roman d'H. G. Wells et de la série télévisée de Ralph Smart, diffusée en France dans les années 1960, à l'image d'une perquisition identitaire toute d'actualité. Ainsi posée, la photographie manifeste-t-elle un acte politique ou engage-t-elle, par le doute interprétatif, le spectateur dans une interrogation équivoque sur la citoyenneté au quotidien ? En regard, *Éminence* (2001), dans une possible réponse humoristique en saillie et une analogie casuelle avec l'appareil et la photographie argentique, ouvre la porte aux hommes de l'ombre et à la publicité de ce qui nous habille.

L'artiste est acteur ou performeur, mais nous livre peu de lui-même dans ces portraits, comme si comptaient, seules, la part des choses et l'énigme qu'elle entretient. À celles-là font écho la présence de l'artiste en décorateur, campé devant la ruine d'un mur de briques et son geste incongru de tendre un lé de papier dont le motif imite l'assemblage de la construction (*L'entreprise* 1997). L'interrogation visuelle sur les situations et les temps incertains du dépérissement et du projet se nourrit de l'absurde, d'une mimétique facétieuse qui mobilise, à l'instar des portraits précédents, toute une histoire du burlesque comme acte de pensée.

L'événement photographique (*La coupe* 1997) est arrangement : l'instant et le hasard entrevus d'une combinatoire étrangement familière, la mémoire, longue parfois, de l'image à venir, d'un horizon d'attente contingent, la composition au moment propice avec, dans le champ, la figure occultée du photographe comme déclenchement

C'est que la photographie, comme le réel, résiste. Pour le photographe comme pour le spectateur, l'image bascule entre l'instant de la coupe et le temps de la fiction, entre un avant et un après (*Sage comme une image* 1997) où l'indétermination fait sens. À chacun d'accueillir ce qu'il cherche à voir, de s'abstraire dans la surface de l'image sans cartel et de remettre en jeu son regard avec le titre. Car, dans toutes les expositions de Paul Pouvreau, il y a plusieurs configurations visuelles qui s'entrelacent en toute liberté des regards, l'accrochage en foisonnement de correspondances, la photographie ou la série et les titres qui portent à un retour sur image. Dans la tension et la distorsion entre la pauvreté au quotidien des objets représentés, mis en contexte et assemblés, et l'attention que la photographie, en grands tirages, leur accorde, le titre déplie de nouvelles voies à l'imagination sur la hiérarchie des valeurs (*Ève* 2003, *Le bouquet* 1997, *Paysages du terroir* 2017). Il collabore, souvent avec humour (*Scènes de ménage* 1994) à une nouvelle complexité du simple, couplée au doute du regard et de l'esprit. À la liberté du spectateur de se poser alors à lui-même la question de la

préséance de l'image ou du titre, d'en inventer les variations, que le titre, formé en jeux de mots polysémiques (*Pique-nique aux champs* 2015, *Archi comble* 2014), exprime une sentence ou une expression populaires (*Sage comme une image* 1997), une pratique banale ou un événement ordinaire (*Fait divers* 2005, *Chassé croisé* 2015), qu'il sollicite ou bouscule les références du spectateur (*Ève* 2003, *Les Furies* 2016, *Le veau d'or* 2016, *L'homme invisible* 1998) ou ses représentations (*Éminence* 2001, *Mutation* 2016, *Le bouquet* 1997), que l'image, poétique, sensible, dramatique raconte une histoire décalée ou rejoue toute une histoire des arts en tension avec nos modes de consommation.

Il y a, dans la saisie des scènes urbaines incongrues et sans importance (*White cool* 2008, *Why* 2018-2019), dans le montage et la prise de sacs plastiques et de cartons (*La boîte* 2006, *Mieux qu'ici* 2014), comme l'expression d'une désinvolture laissant le spectateur perplexe entre une inévitable séduction et le refus de se laisser prendre au jeu de l'évidence, une crise de la valeur mise à nue par son emballage. En même temps, la récupération, la collecte d'emballages, d'affiches, de publicités, de matériaux périmés est attente d'image, horizon de surgissement, matière de collages inédits faisant sens. Ainsi des *Mascarades* (2016) ou d'*Enfantillages* (2017), où s'exprime, comme dans les portraits de Ralph Eugene Meatyard, la gravité ludique du déguisement.

La récupération des publicités de grands magasins est aussi réflexion sur le monde enchanté de la marchandise. En saturant les dépliants de lignes au stylo bille quatre couleurs pour en dissimuler écritures et prix, détournant ainsi tous les ingrédients d'un pique-nique, comme autant d'ilots dans un océan de platitude (*Pique-nique aux champs* 2015), Paul Pouvreau nivelle la valeur de marchandise, en réduit le fétichisme à des signes arbitraires d'une inquiétante familiarité. En écho, les *Variations saisonnières* (2016), un grand polyptique photographique de sacs plastiques en noir et blanc, comme agités par le vent, tels de grandes herbes, sur lequel se détachent trois photographies couleur d'une végétation contrainte, presque artificielle, de décor de supermarché, parachève, autant qu'elle la poétise, la représentation en vanité de nos temporalités consuméristes. Comme dans toute *vanité*, et les expositions de l'artiste en proposent de multiples résonances (*Passé simple* 2014, *Something* 2009, *Mieux qu'ici* 2014...), la responsabilité du sens, politique, éthique et esthétique, est restituée à l'improvisation critique et au doute fictionnel du spectateur.

Dans le travail de Paul Pouvreau, l'utilisation des cartons d'emballage, neufs ou abandonnés, avec leur logo, vides de leur contenus, est récurrente. Au gré de sa fantaisie et de l'humour du titre de la photographie, le spectateur peut y engager une métaphore de la boîte noire (*Éminence* 2001, *Mieux qu'ici* 2014) ou se laisser entraîner, dans les images d'empilements et de juxtapositions, à une rêverie ou un argument sur les représentations paysagères (*Land box* 2013), sur l'architecture, ses utopies et ses dystopies (*Perspectives cavalières* 2011, *Archi comble* 2011-2012) et sur l'éphémère des constructions soumises aux aléas météorologiques (*La cabane* 2004). Les images en noir et blanc sur fond d'atelier de maquettes d'architecture minimale, de cités imaginaires, d'habitats stéréotypés mis en abîme, dédoublent le regard, intriguent le paysage et sa représentation, en inquiètent les conventions et les agencements. Magnifiés, comme les sacs plastiques issus des déchèteries, par leur réintroduction sur les panneaux publicitaires de périphéries urbaines et commerciales sans stratégie de communication ni slogan, ils investissent l'espace quotidien le plus commun d'une précarité ambivalente, drôle et grave à la fois, ils créent pour le passant et l'habitant un temps d'expérience, de doute et d'étrangeté inquiète.

À la suite et tout en différence de Walter Benjamin, Siegfried Kracauer, Georg Simmel, Jacques Réda... et bien d'autres piétons, Paul Pouvreau déambule, découvre, observe les lieux indécis et non autoritaires, s'arrête à la fragilité de l'instant des espaces urbains et y revient, en conçoit l'image dans l'image (*White cool* 2008). Le paysage est théâtre sur la scène duquel il joue avec le vent, la fluidité et la résistance de l'air, faux et vrai instantané de l'envol d'un sac plastique (*Blue* 1997, *Étendard* 2006) ou d'un carton d'emballage (*La boîte* 2006) éprouvant le hasard dans un *haïku* visuel. Entre le durable et l'éphémère, dont le symbole de la tension pourrait être la marguerite d'un logo de supermarché flottant au dessus de la rivière et de la ville, il entraîne le spectateur vers des représentations différentes de l'architecture et de l'urbanisme, vers une mise à plat poétique, des formes et des couleurs qui organisent l'identité du lieu. La photographie ne recherche pas l'adhésion du spectateur, elle laisse place au regard critique et à un récit ouvert de l'étonnement familier.

Dans l'exposition comme dans le quotidien, les photographies de Paul Pouvreau invitent avec humour à la flânerie, à se faire promeneur vigilant à l'agencement des signes, à la précarité des

scènes urbaines, à la fragilité contingente des paysages palimpsestes et des rencontres en abîme, marcheur attentif à démêler les micro-récits de l'instant, la métamorphose des objets et des faits divers en allégories de notre société.

Jean-Marie Baldner mai 2019

La présentation de l'œuvre de Paul Pouvreau au Café Images fait suite à l'exposition monographique *Le magazine des jours*, qui lui a été consacrée au Centre Photographique d'Île-de-France à Pontault-Combault de janvier à avril 2019.

Dernières expositions

- *Le magazine des jours*, Centre Photographique d'Île-de-France, 2019.
- *Les choses à part*, Arthotèque de Vitré, 2017
- *Variations saisonnières*, Galerie municipale Jean Collet, Vitry-sur-Seine, 2016
- *Produits dérivés*, Centre d'art image/imatge, Orthez, 2013
- *Matières premières*, CRAC Languedoc-Roussillon, Sète, 2013
- *Archi Comble*, commande publique du CNAP, série d'affiches présentées dans le cadre des Rencontre d'Arles, 2012
- *Perspectives cavalières*, La Filature, Mulhouse, 2012
- *Fin de série*, Les ateliers de l'image, Marseille, 2010
- *Documents à l'appui*, Villa du Parc, Annemasse, 2008

Bibliographie sélective

- *Empreinte du reste*, Poursuite Édition, 2018
- *Le monde à plat*, Éditions Loco, 2017
- Paul Pouvreau, Naima, 2016
- *Variations saisonnières*, Éditions Galerie municipale Jean Collet, 2016
- *La Photographie en Acte(s)*, Éditions Filigranes, 2014
- *Paul Pouvreau*, Éditions Filigranes, 2005